

17

1620

261

4449

PROSOPOPEE
DE L'ASSEMBLEE DE
LOVDVN.

Aux pieds du Roy.

J

M. DC. XX.

Handwritten notes and scribbles in the bottom right corner, including the number 17.



PROSOPOPEE
DE L'ASSEMBLEE DE
LOVDVN.

Aux pieds du Roy.

SIRE,

Vos tres-humbles, fideles & tres-obeissans sujets & seruiteurs, qui font profession de la Liberté Chrestienne en vos Royaumes & Souuerainetez, recognoissants que Dieu vous a departy de son image, pour leur estre Roy, Seigneur & Pere, portent à vos pieds les tres-humbles vœux de leur fidele seruice, & supplient tres-humblement vostre Majesté se vouloir souuenir, que comme Dieu appelle Iustice l'effet de ses promesses, qu'ainsi veritablemēt peuuent-ils appeller Iustice l'effet des vostres, puis qu'il vous a pleu les affermir par vos Edicts, publier pour le bien de paix & repos de vos sujets. C'est ceste Iustice, que pressez du sentiment de leurs maux, ils osent maintenant vous demander, & comme à leur Pere commun, vous dire avec tout le respect qui leur est possible. Que leurs peres, ayant arrousé de leur sang les lauriers de Henry le Grand, de tres-glorieuse memoire, ils ne peuuent que sospirer, de ce qu'il leur faut encore aujourd'huy arrouser de leurs larmes ceux de Louys le Iuste, gemissans en l'attente des fruiets qu'ils deuoient recueillir de la part si glorieusement acquise par ses incomparables vertus, si heureuse-

ment conferuee par les vostres. Pour la cimenter dans son Estat, il acera ces Eedits, & leur donna la trempe, dont la vigueur conferuée sous la foy publique dans le sein de vostre Majesté, passé par l'espreuue de vostre minorité, auoit faucé les replis de la malice, vous auoit veu majeur d'ans, & de sagesse, & deuenoit heureusement impenetrable sous vostre pleine & parfaite authorité, si par les secrets desseins d'aucuns mal affectionnez à vostre seruice elle ne receuoit des atteinues de toutes parts.

Vos Edits, Sire, ont par tout assez d'authorité pour nous contenir en nostre tres-humble deuoir, non assez de bonheur pour nous maintenir en seureté. Ceux qui sont plus portez de passion estrangere que de zele au bien public, en ont iusqu'icy enerué la vigueur, & vont découfant les pieces plus notables par les executions, contrauentions & sinistres interpretations, qui de iour en iour vont augmentant le mal, & tellement affoiblissant les remedes, que si V. M. ne verse sur ceste partie de ses sujets le bonheur de sa Royale Iustice, nous ne pouuons que preuoir sur nous l'oppression ja conceüe par nos aduersaires, & trop souuent ressentie en ce que nous auons de plus cher. La Religion, la Vie, l'Honneur, les Biens nous sont debattus, ostez, flétris, emportez comme à personnes indignes de vostre Protection, incapables de toutes fonctions publiques, & forcloses de tous benefices, que les loix du Royaume departent à vos suiets. Ces choses, Sire, n'altereront point la fidelle obeissance que nous deuons à vos commandemés, ny le tres-humble respect qui no^s lie à vostre seruice: mais nous supplions tres-humblement V. M. tronuer bon que vous ouurant nostre sein, & vous découurant nos playes nous cherchions le remede en vostre Royale bonté.

Nous croyons qu'estant nostre Roy, vous estes aussi

nostre Pere, & que les torts ou iniustices qu'on nous fait, ont leur reflection iusques à vous, & rejaillissent en fin sur l'Estat, duquel quand nous pourrions-nous oublier nous mesmes, nous deuous estre jaloux pour le bien de nostre posterité. Et quand nous serions insensibles à tout cela, si est-ce que comme Chrestiens nous ne pouuons pas longuement porter les outrages, où contre vos Edits, Iesus-Christ est viuemét offensé, sans nous tesmoigner indignes des grâces qu'il nous a faites. Nous sommes appellez à souffrir pour luy, non à souffrir qu'on le deshonnore, qu'on estouffe la parole, qu'on déguise la verité. Les calomnies dont on essaye de noircir nostre profession, s'attachent à luy. Vous ne trouueriez pas bon, Sire, que nous ouissions raualer vostre autorité, la transferer ou soubmettre à vn autre, sans nous en remuer, sans nous efforcer à la maintenir. Que dirons-nous de nostre deuoir enuers Ies. Ch. qui a le souuerain Empire sur nos ames? ains que dirons-nous, si jaloux pour vostre autorité & pour l'indépendance de vostre Couronne, nous sommes auourd'huy persécutez? (quoy que sous autres pretextes) par ceux qui conspirent sur nous, non pas parce que nostre religion leur est contraire: mais parce que nous trauersôs leurs desseins temporels, & qu'ils sçauét que ne pourrions viure iamais sous autre influence que celle de nos Rois legitimes & naturels que Dieu, non les hommes nous aura donnez.

Nous sçauons que leurs associations, congregations, pratiques secretes, croisades, en effect se bastissent pour nostre ruine: Là sommes nous voiez premierement à execration, puis destinez à perdition, designez pour victimes à leurs passions: Tout cela peu de chose, si les Roys mesmes ne seruoient d'asperision à tels sacrifices, si le dessein ne passoit iusques à l'Estat. Ambition effroyable de

commander vn iour à toute la Chrestienté, qu'il faille espendre tant de sang innocent pour la defalterer, & entasser tant de morts pour seruir de degrez à leur Throsne imaginé, chose déplorable; qu'ils interessent les Princes & les peuples pour les faire instruments de leur cruauté, executeurs de leurs passios sous pretexte de Religion, & que cela soit tenu pour fable: parce que nous le disons! Sire, nous soupirons sous ces artifices, & gemissons de veoir l'espaisseur des escailles, qui couure la prunelle aux puissans, & qu'ils se laissent mener insensiblement à leur propre ruine par le desir de la nostre, que ces jeux tragicques s'apprestent aux despens de vos sujets, & que les François y jouient leur personnage, à l'adueu de ceux qui leur fournissent de roolle, & voudroient bien que ce fust au Roy despoüillé: Sire, nous vous supplions tres-humblement nous permettre de vous dire avec toute submission & respectueuse liberté, que nous tenons la prudence humaine vne dangereuse guide és affaires d'Estat, si la Iustice & la Pieté ne vont deuant. En la cōdaitte de ce dessein de nous ruiner, tant s'en faut que nous recognoissions de la Iustice ou de la Pieté en nos haineux, qu'à grand peine y voyōs nous quelque traict de prudence, ouy de malice & de piperie, que nous croyōs ne pouuoir longuement prosperer, mais voicy le plus grand mal que nous y trouuons, c'est que des vostres melmes, leur donnant trop la main, font les fautes, & vostre Majesté en aura le desplaisir, pour veoir ses sujets desvnis, le leuain des ligues entretenu, le repos del'Estat esbranlé, & vostre oreille importunée d'un million de plaintes. Ceux qui portent la main à ce grand œuure, soit par zele de religion inconsideré, ou pour leur interest particulier, ou par obeissance auengle qu'ils voient à d'autres superieurs que vous, ou par leur propre

malice, ou par serment de conscience qu'ils preferent toujours à iceluy qu'ils vous ont iuré, abusent de vostre Royale bonté, employant vostre sacré Nom, vostre inuiolable autorité à la ruyne de foy-mesme. Nous le voyons, nul ne nous en croid, l'artifice a gaigné le deuant, & les preiugez ont fermé le pas à nos aduertissemens. Nos aduerfaires n'ayans peu boucher l'oreille à la clemence de nos Roys, ont desguisé nos aduis, leur ont donné des sinistres interpretations, & nous ont finalement exclus du Cabinet.

Mais qu'ils charment les plus sensez : Que leur feinte pieté serue de talk à leur orgueil, aux clairs-voyans d'éblouissement, si nous feront-ils Cassandres trop veritables s'ils ne sont supplantez. Le mal croist dans le cœur de vos sujets; ce feu petille tousiours quelque estincelle à trauers les cendres, & n'attend qu'un vent à propos pour en faire un embrasement. Par là ils pretendent seicher nos larmes & tarir nos souspirs, afin que n'en soyez plus importuné. O le beau mesnage, Sire, que vous verriez si les Huguenoss auoient quitté le Dé; les bons Peres vous liureroient chance dès le lendemain. Ils estrangeroient tant de cœurs de vostre seruice, que vous seriez bien tost Roy de nom, & eux en effect, ils multiplieroient tellemēt les cas de conscience, par leurs sermons, par leurs confessions, que tout gouuernement d'Estat deuiendrait Religion, & faudroit pour regner avec eux que vostre Majesté print l'encensoir & l'ephod. Ne croyez pas, Sire, que ce soit le zele de la religion de leurs peres, qui les anime à crier à l'heretique, ou le zele de la maison de Dieu qui les ronge, c'est le zele de leur maison qui les altere du sang de vos sujets, & la fantaisie dont ils sont coiffez, qu'un iour ils disposeront d'hommes, femmes, enfans, offices, finan-

ces, & de la Couronne à vn besoin, qui les fait ainsi fureter dans vos Cours, vos villes, vos Conseils, pour nous frustrer de Iustice & de support. Ce n'est pas vostre interest, Sire, qui les porte à cét employ d'artifices, à ces animositez contre nous: ce n'est pas pour empescher vn assassin de vous approcher, ou pour faire reparer ces assassins commis es personnes de deux grands Roys vos predecesseurs; Ce n'est pas pour vous faire redre vn Royaume vsurpé, ou pour mettre à couuert vostre Couronne de quelques pretentions estrangeres, il leur en faudroit scauoir bon gré. Ce n'est pas pour deffendre le champ de la Croix, ou pour conseruer les heritages qu'ils ont finemét extorquez aux meilleures familles, on les pourroit excuser; C'est l'interest estranger à quoy leurs vœux sont liez par la conscience, auxquels ils postposent tout, & l'Etat mesme.

A si pernicious dessein, nous auons parsemé le chemin de cloux & d'espines qui les accrochent par tout, ils voudroient bien pour les arracher y employer vostre autorité, luy faire espouser leur party contre vous mesmes, & par vostre oreille faire encore vne fois passer l'embrasemét dans l'Etat. Ce leur seroit vn feu de ioye, pourueu que nous y fussions consommez, & que des ruines ils peussent bastir nos tombeaux. Ce leur seroit vn spectacle agreable, qu'vne campagne jonchée des corps de vos sujets, pourueu qu'ils nous y peussent recognoistre entre les morts.

C'est pourquoy, ils ne trouuent point de crayon assez noir pour nous peindre à vostre Majesté, ils sont ingenieux à tourner nos supplications en importunitéz, nos remonstrances en attentats, nostre religion en desobeissance, nos iustes deffences en crime de leze Majesté.

Ayant assiegé vos oreilles ; ils vous ont fait nostre pourtraict hideux & digne de vostre indignation, tâschét à nous aliener du bon-heur de vos graces , & tant qu'ils peuuent retardent la Iustice & la protection que nous ne demandôs que de vostre Majesté, abusent de la Pieté que Dieu a logée en vostre ame, y formant des scrupules, y tordant des religieux sentimens, ou à leur aduantage, ou à nostre desolation, & de vostre bonté Royale ils en font vn Arsenac pour nous foudroyer comme meschâs qu'ils nous ont figurez, sçachans bien que ne nous pouuez aimer, si nous sommes tels Aussi s'en sont ils vantéz, & se persuadant de passer plus auant, entretiennent cependant ce leuaim de haine, desfiance & jalousie entre les deux Religions, vont approfondissant la fléstrisseure sur celle que nous professons, pour en faire vne vlcere, & en fin la gangrene, qui passant iusques au cœur de l'Etat, perdra, non l'vne des deux, mais les deux ensemble, pour nous laisser apres des funestes accidens vne paix sans loy & sans Region.

Alors, Sire, ceux qui pres de vous pallient le mal & negligent les remedes, ne se pourront excuser enuers vous, ny enuers leur patrie, d'auoir, comme mauuais Medecins d'Etat, porté leur Pacient à vne perilleuse recheutte. Ils prennent aduantage de nostre patience, & nos souffrances leur seruét d'asseral pour leur eschauffer le sang, comme si nous n'auions, ou le courage de mourir pour la cause de Dieu, ou le desir de viure pour luy seruir. Et n'oyent pas ce que plusieurs murmurent (Quoy que peu sagement) que la condition, en laquelle nous sommes, est la pire de toutes pour nous aduancer nostre Religion, qu'vne guerre ouuerte seroit beaucoup plus supportable,

plus supportable, en laquelle nous compenserions la perte par le gain, & mettrions la Loy de Talion en usage, que la paix telle qu'elle est, qui ne nous apporte d'autre aduantage, que de nous voir mourir à petit feu.

Après Dieu, Sire [& nous le pouuons jurer en bonne conscience] le seul deuoir qui nous oblige à vous obeir, & la charité qui nous lie au repos de l'Estat, contiennent iusqu'icy le sang qui bouillonne dans nos veines au sentiment de tant d'oppression, & ne croyons pas qu'il y ait d'autres feux ou d'autres riuieres pour nous brusler & noyer, ny d'autres supplices que ceux qu'ont veu nos Peres: d'où par la grace de Dieu, l'Eglise est eschappée. Nous tenons pour folie les maximes desquelles ils cōcluent nostre ruine, & sagesse exquisite les oracles du Tout-Puissant qu'au besoin, & pour nous consoler, nous sçauons conuertir en maximes d'Estat; quand il est question de l'Estat de l'Eglise. Iamais, iamais, Sire, tant qu'on opposera l'Estat à la conscience, nous n'aurons ny paix en la conscience, ny repos en l'Estat. Iamais que ruine & malheur à l'Empire, ou le Souuerain espouse vn party entre ses subjects. Il ne faut pas reculer bien auant dans l'Histoire pour le verifiser. Aussi ne voyons-nous faire telles propositions, ny briguer tels aduantages que par des brouillons d'Estat, & par des bourreaux de conscience. Les Estats & les consciences, Sire, ont leurs ressorts si differents, que qui pense à troubler l'vn par l'autre, est troublé luy-mesme, & se montre ou malicieux, ou ignorant. Entre Dieu & la conscience il ne s'y trouue rien

qui puisse desguiser celle-cy, qui en puisse contrefaire les alleures, ains qui les puisse trauffer. En l'Etat tout y est conduict par vne prudence, dont les replis sont infinis, & les voyes le plus souuent obliques, ou la malice, la deffiance, le fast, le fard, ont trop de bonne part, parce qu'elle n'a affaire qu'avec des hommes: En l'Etat ne s'agist que des choses le plus souuent indifferentes, vaines, caduques, incertaines, dont les desseings ne passent pas au delà de ceste vie. La conscience agist dans le plus secret des hommes, ne traicte que des choses qui aboutissent à vie ou à mort, eternelle, & c'est d'où les brouillons ont empoigné l'occasion pour la meslanger avec l'Etat, & Cerfs ruzez bailler le change à cette meutte Populaire, luy persuader que l'Etat ne peut estre en repos, si les consciences ne bannissent au loing tous scrupules de Religion, pour se laisser conduire à tasts sans sentiment, sans iugement, sans raison: Car quel iugement & quelle raison peut auoir vn homme qui mettra le feu dans la maison de son prochain, dans la sienne? parce que tel ou tel n'a pas son sentiment en la Religion? comme si la Religion se pouuoit planter ou arracher par la force du brashumain, & non plustost par raisons & persuasions tirees de la Parole de celuy à qui seul appartiennent, de prescrire son seruice en sa maison.

Sire, lors que nos ames sont teintes de la Religion qui nous est enseignee, elles ne souffrent aucun changement qui vous regarde, si ce n'est pour

vous aymer, craindre, & honorer d'auantage, leur serment, leur fidelité, leur affection, leurs seruices ne les tirent point ailleurs.

Nous n'auons point de serment au dehors, point de superieur que soubs vostre autorité; nul de qui nous tenions office ou benefice vous estes nostre vni- que, nostre tout apres Dieu. Durant le serain de l'E- stat, autre Soleil ne monte sur nostre horizon; en la nuit de ses miserres, point d'autre Phare que vostre autorité; en la solitude dans laquelle on nous expo- se, point d'autres mont-joyes que vos Edicts; en la guerre couuerte qu'on nous fait, point d'enseigné ar- boree que vostre Iustice; & parmy les flots & l'ora- ge qu'on excite contre nous, nous n'auons point de balises que vos Royales vertus. Si nous sommes esloignez de vos yeux pendant que nos mal-vueil- lans ont le deuant, c'est nostre malheur, iamais man- que de tres-humble deuotion à vous seruir. Nostre serment de conscience n'est qu'à Dieu, celuy de fide- lité & d'obeyssance n'est qu'à vous, comme nous ne recognoissons que vous. Qu'ils en dient autant, & qu'ils le dient en conscience & sans equiuoque: Au contraire, à chacun degré de leurs promotions ils re- culent vn pas de la fidelité qu'ils vous doiuent natu- rellement: Et finalement s'estant jettez en pleine eau, ils se destachent d'avec vous, perdent de veuë le debuoir, puis le respect de subjects, en fin ne vous sont plus rien, il leur est permis de mettre en question si elle vous appartient souuerainement.

Il n'y à que nous qui retardons [croyent-ils] vne puissance consciencieuse sur vous & sur vos su-

jets, qu'ils desirent rendre absoluë à vn Estranger.

Si vous ne concluez la guerre à vos subjects selon leur volonté, si vous ne recognoissez ceste puissance en certains cas, ils vous fermeront leur Pata-dis, vous publieront fauteur d'Heretiques, & ne pouuans arriuer à la feste Sainct Barthelemy, chercheront à celebrer celle de Sainct Boniface.

Ne croyez pas, Sire, que la desolation de l'Estat les touche; dès qu'ils sont entrez là, ils n'ont plus d'affection que pour eux: s'ils en monstrent, ce n'est qu'à dessein d'y profiter, les miseres d'une guerre ciuile seroient leurs delices, pourueu que nous fussons peris les premiers, tant & si auant les a desnaturez ceste promotion qui les deuoit rendre & plus humains, & plus charitables.

Ce qui les anime donc contre nous n'est pas l'amour de leur pays, le zele du bien public, & moins encor, quelque deuotion à vostre seruice: mais c'est qu'ils ne pensent pas pouoir monter à l'imaginaire domination qu'ils minuttent, ny pouoir mettre le pied sur les Fleurons de vostre Couronne; s'ils nes'y font des bresches par nostre ruine: Ils sçauent que nous crierons aussi-tost au voleur, & ne trouuent moyen de nous oster la parole qu'en nous empeschant de respirer.

Pour y paruenir, que n'employent-ils pas? Y a-il rien de sacré qui ne soit prophané par eux? Commençons par vostre Sacre, Sire, ils sçauent bien que l'ancien Serment au Sacre des Roys (qui ne se faisoit moins selon Dieu) ne regardoit que le bié de la paix, repos, & seureté de l'Estat, la protection

de vos peuples, aujourd'huy on vous fait jurer d'exterminer partie de vos subjects & plus fideles, & plus obeïssants à vostre Majesté, qu'ils appellent heretiques; Vous obligent par conscience de tirer de vostre sang le plus pur, le plus net de toutes intelligences estrangeres, de tous meslanges d'affection. Cette piece neufue à vostre serment y a esté consue fine-mét par ceux qui pourpensent vne forte deschireure, & dès lors que les Papes se sont mis en l'esprit d'exa-thorer ceux qui les ont mis hors de page. C'est ainsi qu'on fait d'un affaire d'Etat un cas de conscience, & toutefois s'il plaisoit à vostre Majesté y voir de près elle trouueroit que l'heresie pour laquelle on nous en veut sur tout, est de ne recognoistre en l'Eglise qu'un seul Iesus-Christ pour chef, & en ce Royaume pour Roy autre que vous, car en ce qui touche leur ventre, & que nous ne croyons point cela vous doit rendre suspects, leurs persuasions & leurs conseils non receuables.

C'est prendre un mauuais chemin en matiere de religion que de penser faire tenir prison aux esprits, s'il n'y a que Dieu qui en garde la clef. Que les prisons soient basties de crainte ou d'esperance, d'honneur ou d'ignominie, de promesses ou de menaces, de recompenses ou de supplices, ils eschappent toujours à la seruitude, & retournent en leur premiere liberté: on peut forcer le corps, tirer vne parole de la bouche, mais le cœur humain s'opiniastre contre la defence, & mesprise ce qui luy est permis. Venir aux extremes pour nous faire quitter ce que nous croyons moyen de salut, nous ne pensons pas qu'il puisse

entrer en l'ame de vostre Majesté, penser nous y porter peu à peu par le mespris, la honte, & l'opprobre dont on nous couure, nous ne pensons pas que vostre Maieité le vueille permettre long-temps. Ceux qui les nous font souffrir, monstrent plus de passion que de prudence; car la seule persuasion est la vraye maistresse des esprits, par ce qu'avec douceur elle employe la doctrine, & l'exemple les moyens iniurieux, dont se sert l'Imprudence quasi par tout, nous roidrons plustost que de nous amollir, & ceux, qui ne nous pouans seduire, changent leurs raisons en outrages, passent sans doubte de l'humanité à la bestise, de la Religion à l'impieté. Penseroient-ils que nous puissions facilement prodiguer la creance pour laquelle nos perés, ains les Apostres ont prodigué leur sang? si nous le croyons ainsi, c'est gloire à nous d'y perseuerer, & folie de croire qu'on nous en puisse tirer par violence. Nous sortirons plustost de la vie & de nos maisons que de nostre profession, passerons plustost par le feu que par là, les simples femmelettes, les meres Chrestiennes parmy nous aymeront mieux porter leurs enfans au supplice qu'à la Messe, tant à de force la persuasion de pieté, & le zele à toute bonne ame de son salut.

Si nous n'auions vne ferme persuasion que nostre Religion est d'en-hault nous la quitterions bien tost, veu les iniures à qu'oy elle est exposée; mais puis qu'on ne la nous peut oster, non pas mesmes en nous ostant la vie, il n'y a celuy de nous qui ne soit persuadé de la protection de Dieu, & que la cause

de son Eglise est celle mesme de Christ, duquel nous faisons profession. Que ses promesses sont si fermement establies, qu'il est impossible qu'il nous abandonne, & s'il nous chastie, nous sommes assurez qu'il ne nous perdra pas pourtant.

Nous ne sommes pas meilleurs que nos peres ny eux que les premiers Chrestiens, ils ont souffert, & nous souffrons aussi, & auons du sang à perdre comme eux pour cette querelle, & le perdrons avec joye pour garder ce depost qui nous est commis, mais le mal est pour nos mal-vueillants que nous ne pouuons plus mourir sans compagnie. Ne sert donc de rien d'y employer la violence, c'est frotter des cailloux parmy la pouldre à canon, il en reüssira ce que dit le Prophete, ce sera du brasier dans du bois vn flambeau entre des gerbes, nul n'a iamais remué ce rocher qu'il n'en ait esté escrazé.

L'experience de tant de siecles est pour nous, & ce rempart de conscience est si ferme, que nous l'opposerons à toutes calomnies, iniures, machinations, assurez qu'en le deffendant au peril de nos vies, il y aura tousiours de la honte pour les assailants.

Au nom de Dieu, Sire, qu'on n'en vienne pas la plustost, soit vostre autorité nostre auant-mur, l'obseruation exacte de vos Edicts nostre deffense, nous n'en voulons point d'autres, tant qu'il plaira à vostre Maiesté la nous continuer.

Quel mal'heur seroit-ce qu'on nous mit en ce destroiët, & qu'on nous tirast du sein les mains que

nous n'estendons que pour vous supplier? Quelle espreuve de nostre patience, que vous nous eussiez abandonnez à la mercy de ceux qui taschent à nous affoiblir pour nous pouffer puis apres!

Il est dangereux, Sire, de laisser prendre racine à la maxime de nos haineux: qu'il faut perdre les heretiques: tant qu'elle aura vigueur dans le cœur de vos subiects, vous ne ferez point en repos, ne nous en seurté ceux qui en font vn leuain de nos miseres qui preschent à vostre oreille qu'il faut vne seignée, ne sçauent pas ou dissimulent malicieusement, que du sang iniustement respandu, il en sort des esprits qui mettent les peuples en fureur, & seruent d'huile aux embrasements.

Lors serons-nous forcez pour l'amour de Iesus-Christ, & pour l'amour de nous, Sire, de prendre courage, & nous opposer à celuy qui voulant raur son empire de Christ, tasche aussi à vous raur le vostre.

Nous n'auons en nostre confession de foy rien qui ne tende à l'honneur & grandeur du regne de Christ, rien qui ne tende à l'honneur & grandeur du vostre: on nous accuse d'heresie enuers luy, de rebellion enuers vous, qui ne croira deuoir sa vie, à la deffense de si iuste cause? iusques icy l'amour de nostre patrie l'emporte par dessus le courage, la patience contient le desespoir, & retient le retour de tant d'iniures dans le respect que nous deuons à vos loix, nous desmentons nos douleurs en l'attente de vostre Iustice, & reuiuons beaucoup de souspirs pour le bien de la paix avec nos concitoyens. Tout cela nous retourne à
mespris,

mespris, & tant s'en faut que les cœurs en soient amollis, ils s'endurcissent en ce dessein de noyer nos ames dans le pourpre de nos martyres.

Tesmoins en soient tant d'infractions, contrauentions, innexécutions de vos Edicts, où nous ne trouuons article, qui soit demeuré en son entier. Ils portent sur le front la parole du Prince, la foy publique, sont assaisonnez de la douceur de la paix, reuez entre les bons François, comme tutelaires du repos, chers comme le ciment de l'Estat. Nous esperions viure à couuert sous leur asyle, & que le temps les affermiront en vostre Royaume, mais nos mal-veillans à qui rien n'est assez ferme, assez sacré, ont tellement grauonné ce ciment, esbranlé ceste fermeté, que la foy publique s'y trouue par tout violée, & ne reste rien plus que vostre parole en son entier. Nous recourons à icelle, comme à nostre Ancre sacrée, & supplions tres-humblement vostre Majesté nous supporter si les tours de vis que ces infracteurs donnent au pressoir de la croix, expriment malgré nous ces plaintes toutes détrempees en larmes, & noyées en douleurs. Il ne nous aduiendra iamais de violer vos loix, bien instruits, que ne le pouuons sans violer celles de Dieu, mais ceux qui osent si souuent violer les vostres, pour nous forcer à les heurter

de nostre part, monstrent de quel pied ils cheminent en vostre service, & en quelle reuerence ils ont vos volontez. Quant à nous qui en auons des actes si authentiques, nous estimerōs tousiours nos vies bien employées à les maintenir, & d'autant plus que nous y voyons les sentimens de tous bons François vnanimement portez; nostre longue patience nous seruira de rempart, contre la calōnie & à la Iustice de nostre cause, nous éguiferons nos courages, non pour nuire à personne, mais pour arrester la nuisance qu'on nous prépare.

Atant d'outrages nous n'auons iusqu'icy opposé que vostre autorité à tant de blasmes que nostre innocence, à tant de supercherics, que la crainte de vous offencer. Si on nous poursuit avec iniures, c'est nostre reuenche de bousche l'oreille; si on nous iette de la fange, de secoüer le manteau; on nous mesprise, nous preuenons par honneur: on nous maudit, nous benissons: on nous deteste, nous recherchons: on nous comdamine, nous repartons doucement, & sommes tellement faits à la patience, qu'il n'y a offense qui ne nous trouue préparez à la supporter pour le bien de paix. Toutes nos végeâces sont formées en plainctes, & pour tout recours n'auons que vos Edictz. SIRE, c'est de vostre autorité de les rendre impe-

netrables à l'orgueil, à l'impudence, à la calomnie; elle seule peut empêcher l'insolence de passer aux extremes, & nostre patience de passer en fureur. Encore sommes nous hommes pour auoir quelque sentiment, & si nous n'estions Chrestiens, & vos tres-humbles suiets, dauantage nous ne l'endureriôs pas. Ils ne sont pas contens de flestrir nos honneurs, de raurir nos biens; d'attenter à nos vies, de nous priuer de nos enfans, ils perdroyent volontiers nos ames puis qu'ils les voüent à execration au feu eternel, & nous procurent vostre indignation. Pour l'honneur, les biens, & la vie, passe, cela se peut appeller patience, si nous les perdons en gemissant; mais qui d'entre-eux n'estimera perfidie ou lascheté, si nous endurons le reste sans nous en ressentir? Ainsi soit que nous laissions au iugement de Dieu ce qui touche nos ames, pourrons-nous suruiure à l'honneur de vos graces, les ayant perduës par l'artifice de ces malicieux sans l'auoir mérité? Toutesfois personnes des nostres n'a creu iusqu'icy tout cela assez fort pour rompre l'obeissance que nous vous deons, nous voicy encore malgré nos ennemis, nets de ce reproche que nous ayons les premiers troublé le repos de nostre patrie. Nos Ministres n'ont point ouuert la bouche à la sedition, nos Gouverneurs n'ont point vsé de re-

pressaille. Nul n'a faict des congregations ou associations pour minuter des desseings de sang ou de feu, pour toute consolation ils nous renuoyent au bois de la croix, au fiel & au vinaigre de celuy qui detrempe nos amertumes par les douceurs de ses promesses: ainsi auons nous passé vingt bonnes années, attendant que Dieu touche le cœur de nos Roys pour nous.

Mais quoy, Sire, nos plaintes ne viennent pas iusques à vous, & s'il y en paruient quelqu'une, elle a desia perdu sa vigueur, déguisée, extenuée, & qui pis est, transformée en reproches ou en crime, s'il nous auient de redoubler nos plainctes, & faire ouyr nos gemissemens avec quelque vigueur, incontinent on nous menace de vous faire escrire vos responses à la pointe de l'espee, & les nous faire prononcer par la bouche du canon. Nos tres-humbles remonstrances sont rebellions au iugement de nos aduersaires, & nos iustes, ains necessaires defences, deuiennent crimes de leze Majesté, les preuues de nostre fidelité sont conuerties en tesmoignages contre nous, & la sincérité de nos intentions en reproches: si nous sommes excédez on informe contre nous, & nos aggresseurs sont receuz à deposer. Si on nous outrage, soit de fait, soit de parole, nous ne sommes pas parties receuables, si on à

onné vn toxen sur nous, nous aurons ef-
meu la sedition, Nos iuges sont tousiours
nos parties, il y à recompense à nous faire
du mal, & vos finances y contribuent de no-
tables sommes: s'il faut en fin nous rendre
quelque apparence de iustice, nos aduersai-
res taillent la plume, & s'il faut quelque re-
mede, ils en fournissent les ingredients plus
amers cent fois que la douleur. Vos Edits
ne sont plus qu'une tolerance (ainsi les ap-
pellent-ils) vn piege pour nous prendre au
despourueu. On y fait des bresches par tout,
& nulle part sont elles reparees: si on ne les
oze rompre à la foys, on les affoiblit peu à
peu, ce qu'on ne peut ouuertement refuser,
on le rend inutile par dilayements, & caue-
on des mines sous les fondemens de la paix
pour les faire ioüer en leurs temps.

En maint endroiët on nous empesche l'e-
xercice que vos Edits nous y ont permis. On
ne nous veut laisser viure en repos, ne mou-
rir en paix. Contre vos Edits on assiege le
cheuet de nos malades, & à force de crier
qu'ils sont damnez, on ne leur permet de se
retourner à Dieu, au moins en rendât le der-
nier souspir, & quoy que nos haineux n'ayët
rien plus agreable que nos tombeaux, on la-
pide ceux qui nous enterrët, on deterre ceux
qu'on auoit enterrez, & iette-on les corps
aux voyries, on nous assigne pour Cemetie-

res des lieux infames, on inualide les testaments de derniere volonte, on destourne ailleurs les legs testamentaires. On enleue nos enfans pour les faire baptiser; s'ils sont puberes, pour les marier, ou les employer contre la conscience des peres, forçant la loy de nature comme celle des consciences, quand on nous contrainct aux choses repugnantes à nostre liberté Chrestienne. Pour sapper l'Eglise par les fondements, on nous oste tout moyen d'instruire nos enfans: On nous recule de tous honneurs, charges, dignitez, & droicts de vos sujets, les fruiets que nous deuions receuoir des Chambres de l'Edict iamais cueillis en saison, soit par les trauerses qu'on nous done, ou les frequentes euocations ailleurs, ou pour l'impossibilité d'executer leurs arrests quand ils sont obtenus. On brusle nos Temples, on surprend nos seuretez, on recule nostre Noblesse de vostre maison, on donne leurs pensions à d'autres qui ne l'ont pas mieux meritè, on nous bannit des villes, on excite des seditions, bref on nous persecute iusques au sang, & ne s'en faut plus que cela pour combler la mesure, & nous replongeât aux premiers malheurs, verifiez, sans passages de l'Escriture, que nous sommes vrays Chrestiens, puis que de mesme condition que les premiers.

Sire, tous cestorrens formeront en fin vn

deluge : nous le preuoyons, & ne bastissons pourtant d'autre Arche que vostre protection l'Impunité. Et la mere nourrice de ces infractions, mais il est à craindre qu'elle ne rencontre l'impatience, & par vn infauste accouplement ne produisent encore vn tel monstre que les siecles precedents ont veu, lors que l'authorité Royale a paru dans l'observation de ses Edicts; on a veu la prompte, & miraculeuse guerison des esprits, mesme lors que les playes estoient encore recentes, mais maintenant on voit clair, que la maladie se glisse de rechef dans les ames à mesure qu'on relasche ceste autorité, on sent bien que les esprits s'egriffent, que faute d'observer ses sages regimes de santé dans l'Estat, la playe est presté à s'ouuir avec des symptomes, sinon mortels, pour le moins tres dangereux. Ceux qui causent ce mauuais mesnage, Sire, pour des considerations estrangeres, & particuliere. ne pensent rien moins qu'à vous bien seruir, & n'ont pas tant à dessein de nous nuire qu'à faire leur profit du mal-heur. Ce sont Solcils de Mars qui pourront esmouuoir, mais non pas resoudre les mauuaises humeurs, & quand ils se feroient imaginez de nous pouuoit ruiner, si est-ce que nostre ruine n'est pas leur but principal, ils estiment bien plus l'accessoire, à sçauoir la confusion & le desordre en l'Estat. Si pour

vne bonne fois vostre Majesté retranchoit à
 ces broüillons l'esperance de voir vos Edits
 rompus, s'ils auoient veu vostre Majesté
 fermement resoluë à les faire obseruer, que
 vos officiers les premiers à les violer, eussent
 senty la peine deuë aux infracteurs, & qu'on
 eust osté le vent aux trompettes de sedition,
 il ne faut douter que finalement nous viurions
 en paix, & mettrions l'Estat hors des conti-
 nuelles alarmes, l'estranger hors de preten-
 tion de nous affoiblit par là. Nous ne vou-
 drions pas, Sire, mal pèler de personne, mais
 il faudroit n'auoir pas veu les artifices, qui
 ont terny le siecle passé de tant de troubles,
 noircy la France de tant d'infames cruantez,
 pour ne deuiner maintenant que ceux qui
 nous veulent replonger dans ces flots, ont
 quelque intelligence avec ceux qui trouuent
 de la douceur en nos aigreurs, leur repos en
 nos trauaux, leur seureté parmy nos dâgers.
 Pendant que l'alarme est chez nous, ils gai-
 gnent temps & pays, nous ne leur deman-
 dons pas ce qu'ils nous ont vsurpé, nous af-
 fermissons la prescription, vne generation
 passe cependant, & l'oubly red nostre droict
 sur-anné, nous n'y serons plus receuables,
 C'est pourquoy on interesse vos subiects les
 vns contre les autres, afin qu'ayant de la be-
 soigne chez vous, vous n'en cherchez point
 ailleurs. Sire, c'est vne maxime asseuree que
 ceux

ceux qui vous veulent voir en peine ne vous aiment pas, & vous y seriez, Sire, si vous preniez leur aduis, qui est de rompre vos Edicts de paix. Ils n'ont encore osé passer iusques-là, que de le dire ouuertement: Ce conseil est trop visiblement pernicieux, & pour l'ozer il faut auoir bien du front. Mais quelle difference y a-il de desmembrer vn Edict piece à piece, l'enfraindre en detail, ou de le rompre à la fois? Il ne s'en faut que d'une simple formalité, c'est que vous n'en auez point de declaration, car au reste vos Parlements y ont tout aussi peu d'esgard. Or si nous en sommes paruenus iusques-là, il est temps de penser à nous, nous y pésons aussi, & recourons à vous. Si vous nous rebutez à ceste fois, il se faut tenir pour mèdez, la partie est faicte contre nous, nul n'en pourra plus douter: plus de seureté pour nous. Nous serons bien tost la proye de nos haineux, qui prendront ces desnys pour abandon de nos biens, & de nos vies à leur animosité. Ainsi faudra que la fidelité se courbe soubs la malice, ou que vos Edits ne pouuans ployer dauantage viennent à rompre, à la grande desolation de vos bons & mauuais subjects.

Nous en sommes bien pres, si Dieu n'a pitié de nous, car nos hayneux n'ont plus de lieu pour la patience, tant qu'ils nous voyêt exposez à leur mercy, sans Edits, & sans pla-

ce de seureté, ils croyent que ces bicoques sont les nerfs de vos Edits, que sans elles ils auroient bien tost froissé les seaux, & dechiré ce parchemin. O que la rage auroit lors beau jeu (se leur semble) qu'on verroit bien tost la France despeulée d'heritiques, on ne craindroit plus les repressailles, toute cruauté s'exhaleroit de ces cœurs zelez sans crainte de retour. Maudite persuasion, qu'on mette nos vies à si bas prix, & qu'on ne puisse voir apres tant d'experience, que ceux qui osent bien enuisager pour ceste querelle vne mort honteuse au iugement du monde, en pourront bien affrôter vne honorable quâd on les y forcera. Ces places, Sire, sôt vostres, & nous n'y auons rien que la seureté, elles ne sont pas tant pour vous que pour l'Estat. Trois iours apres que nous les aurions renduës, ils nous forceroient à tenir la campagne, & vendre nos vies aux prix des leurs, d'autant plus cherement que nous combattrions pour la Foy violée, pour la Religion, pour la patrie. Ceux qui aiment le sang & la confusion voudroient bien voir ce mur abbatu, qu'ils rendent neantmoins necessaire par leurs menaces ordinaires d'vne sainte Barthelemy. Nous essuyons cela par nostre silence, & passons, mais, Sire, c'est à vous à qui il importe que ces places demeurent en nostre garde, autant que l'observation de la

paix est necessaire à vostre Estat: Vous trou-
 uerez que ceux qui vous importunent de les
 oster, ou ils sont estrangers d'affection, ou
 ils fauorissent l'Estranger, si ce ne sont gueux
 qui n'ayēt rien à perdre. Nul bō François ne
 vous conseillera de nous exposer à la mercy
 de la cruauté, l'experience ayant mōstré que
 le feu prendroit bien tost aux prochaines
 maisons. Nous ne sommes plus gens à mas-
 sacrer: il à pleu aux Roys, vos predecesseurs,
 & à vous, Sire, de nous octroyer des Edits,
 nous mourrons pour vous faire obeyr, & les
 garder en leur entier. Iusques-là serons nous
 sans force, sans action que pour vostre ser-
 uice, & ietterons la premiere pierre sur celuy
 des nostres qui en aura pour autre occasion.
 Nos ennemis se trompent, ils ne nous por-
 teront pas si facilēmēt hors de nostre deuoir,
 quelques ruses, iniustices, ou violēces qu'ils
 y employent, leur malice n'est assez deliée
 pour attirer sur nous le blasme du mal qu'ils
 veulent faire, elle est descouuerte, & nous
 supplions tres-humblement vostre Majesté
 d'y regarder. Ils nous voudroient porter à
 l'impatience, & de-là aux extremes, pour
 dire que nous auons commencé. Mais nous
 ofons assurez vostre Royale bonté qu'elle
 nous sera desnyée bien à clair, & bien de
 fois auant que nous en venions-là. Nous ne
 donnerons iamais cest aduantage à nos ad-

uerfaires, à vos mauuais seruiteurs pour attirer sur nous ce blafme perpetuel, mais auffi supplions-nous tres-humblement vostre Majesté vouloir tenir la main à la reparation de tant d'iniustices, reprimer l'insolence, estouffer la malice, punir la desobeyffance de ceux qui d'eux ou de nous troubleront vostre repos.

Pour le bien cognoistre, Sire, qu'on porte à vostre Majesté les cahiers respondus durant vostre regne, elle verra tout à clair la cause de nos gemiffemens, & par les responses la base de nostre affermissement, les fuites de la iustice, à laquelle nous n'auons sçeu attaindre, ont laissé nos poursuittes, & plusieurs ont mieux aimé petir sous la Croix, que recourir à ceux qui la leur ont aggrauée. Mais non, Sire, que vostre Majesté n'aye pas ce desplaisir de voir tant d'iniustices que vos officiers nous ont faites, qu'il luy plaise seulement ietter les yeux sur ce qui se passé. Voicy le cinquiesme mois qui court depuis que l'Assemblée est par ses deputez aux pieds de vostre Majesté, suppliante, gemiffante sous les plaintes qui l'affaissent de toutes parts. Par vn bien petit eschantillon de cinq ou six articles, elle a faict voir à vostre Majesté, que bien tost vous l'auriez separée, si tant soy peu elle receuoit des tesmoignages de vostre bonne volonté, iugeant par là si

iustice leur eust esté renduë du reste de vostre inclination fauorable à les ouyr en leurs iustes demandes. Trois diuerses deputations s'en sont retournées les mains vuides, l'Assemblée n'a rien obtenu, non pas mesmes des choses où vostre autorité est la plus interessée, comme est l'affaire de Clermont, de Lodeun. Que peut-elle donc, pressé pour les gemissements d'un million d'ames innocentes, que reysterer les tres-humbles supplications, non pour importuner vostre Majesté, mais pour vaincre, s'il est possible, la mauuaise volonté de ceux qui nous rendent de mauuais offices pres d'elle en vos Conseils & ailleurs, que finalement nos souspirs, & nos larmes toucheront ce cœur Royal, & vrayement iuste, & paternel, & que les saines, & Sainctes intentions, qu'il a pleu à Dieu y loger, surmonteront en fin les artifices de nos Mal-veillants, pour nous renuoyer en nos maisons, rendre des sacrifices à Dieu, des actions de graces à vostre Majesté, & des consolations à tant de pauures familles qui les attendent par nous de vostre Royale bonté.

Nous nous affermirons tousiours en la fidele obeyssance que nous vous deuons, nous glorifierons en la sincerité de nostre subiection par dessus nos accusateurs & vous ferons voir que la fidelité qui vous est deuë

est si intime à nos consciences que nous ne croyons pas pouuoir blesser celle-la (que celle-cy n'aye Dieu pour Iuge & vengeur, sans qu'aucun nous en puisse descharger, tant que vous lairrez à Iesus-Christ son empire dans vostre Estat) il establira par sa doctrine le vostre dans nos cœurs, & verifirôs contre ceux qui soubz vostre sacré Nom en voudroient arracher les Lis, qu'ilz ny pourront iamais esteindre les viues marques de la puissance Royale, n'empescher qu'elle ne nous soit plus precieuse que la vie. Soubz le nom de nos Rois, on nous a bannis, outragez, spoliez, massacrez, nous n'auons en rien diminué nostre amour ne fidelité, parce que nous les tenons de Dieu, non des hommes. on a pointé leur puissance contre nous, & n'auons en fin trouué plus seure retraits. Tant de frequents Edicts qui estoient comme le baulme de nos playes, & qui nous ont si souuent mis à l'abbry de l'autorité Royale, nous ont appris que c'est comme vne diuinité tutelaire, qui nous couure des attentats de nos aduerlaires. Diuinité donc, que nous reuerons par dessus toutes choses humaines, sous laquelle nous respirons, & toutesfois souspirons encore, à laquelle nous recourons maintenant la voyant heureusement accompagnée de pieté & Iustices, Dioscures de bon presage à vostre Natiuité,

à vostre Sacre , à vostre Majorité. Nous les prenons pour garents contre tous les conseils qu'on vous pourroit donner contre nous, les implorés du profond de nos cœurs és alarmes qu'on nous donne à tous coups, & dans le peril evident, que les seditions excitées au premier sermon nous feront bien tost le butin de l'aveugle populaire. Nous esperons que la clarté de ces deux Astres dissipera tous ces sombres nuages, & que vostre Majesté ayant recogneu la Iustice de nostre innocence, dissipera tant de pernicious conseils, & que nous en vous seruant posséderons nos ames en patience, & nos consciences en la liberté que le sang de nos peres & vos Edicts nous ont acquise, afin que nous portions de toute nostre force nos biens & nos vies à l'affermissement de vostre Estat, exaltation de vostre Couronne, & nos vœux au Ciel, à ce que le Throsne de vostre Majesté soit estably en Iustice, & son Sceptre en équité, que toutes vos entreprises soyent heureuses, vostre Royaume paisible, vostre force inuincible, vos actions admirées, vos vertus reuerées, vos commandemens observez, & vostre regne comblé de felicité, de laquelle, s'il plaist à vostre Majesté, nous aurons nostre part comme vos autres sujets, avec lesquels l'humanité, la patrie, le Christianisme, mesmes droicts, mesmes loix, mesme

Roy, mesme maistre nous vnissent si estroitement, que la consideration des pretensions estrangeres, pour lesquelles nous sommes haïs, ne nous en separera iamais.

L'IMPRIMEUR.

Ceste harangue escripte à la main, ayant esté trouuée pres le Louure, lors que M. M. les deputez de l'assemblée y furent entrez, i'ay estimé que c'estoit celle qu'ils deuoyent faire à sa Majesté, mais ne scachant si elle aura esté prononcée, ie vous la donne, Lecteur, sous le nom de Prosopopée, car c'est à peu pres ce qu'ils ont peu dire.

